

**Tournage**  
**La création d'un monde**  
*Un zoo, la nuit*

Denis Bélanger

Volume 6, Number 3, February–April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34584ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, D. (1987). Tournage : la création d'un monde / *Un zoo, la nuit*. *Ciné-Bulles*, 6(3), 20–24.

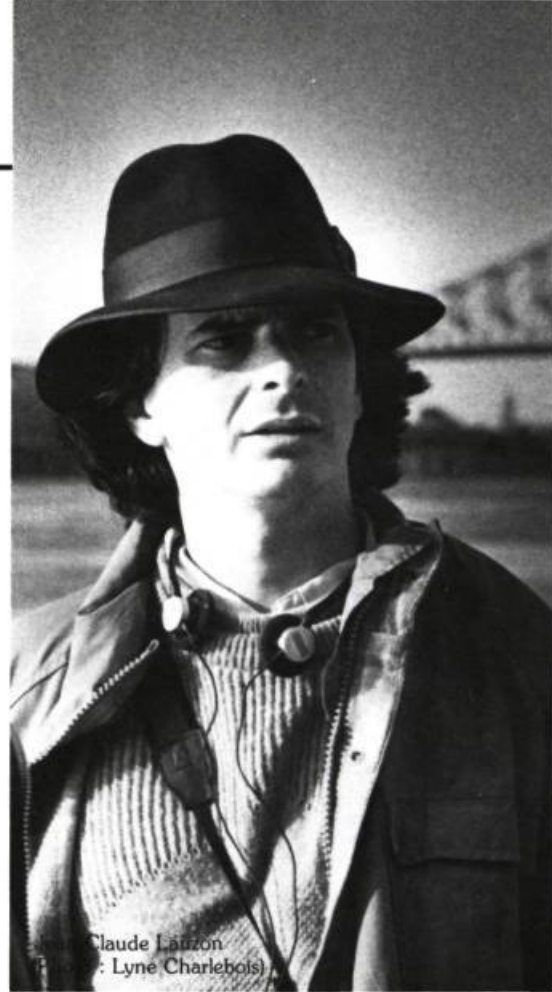
Denis Bélanger

## La création d'un monde

■ En prenant rendez-vous pour assister au tournage d'**Un zoo, la nuit**, j'avais été prévenu par l'attachée de presse que Jean-Claude Lauzon n'accordait aucune entrevue ni sur le plateau ni ailleurs. Il avait accepté une seule entrevue et en avait perdu sa concentration pendant deux jours ; il ne voulait pas répéter cette *erreur*. Quelque peu déçu, j'ai demandé, à tout hasard, si je ne pourrais pas lire le scénario, à défaut de rencontrer le scénariste/réalisateur. À ma grande surprise, Jean-Claude Lauzon a accepté tout de suite, avec l'accord des producteurs.

Du jeune réalisateur, je savais la même chose que tout le monde, c'est-à-dire très peu, des détails. Qu'il a 33 ans, a fait un peu de tout, chauffeur de taxi, guide, journaliste, en passant par l'enseignement de la plongée sous-marine, qu'il a déjà mérité le Grand Prix Norman McLaren pour un film réalisé alors qu'il étudiait à l'UQAM. Et, enfin, qu'il a scénarisé et réalisé **Piwi**, court métrage de fiction ayant remporté le prix du jury au Festival des films du monde en 1981.

Je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait en me plongeant dans la lecture du scénario d'**Un zoo, la nuit**. Je ne m'en suis pas encore vraiment remis. Jean-Claude Lauzon a une vision féroce du monde ; âmes sensibles, s'abstenir. La synopsis semble banale, l'histoire d'un gars qui sort de prison et tente



Claude Lauzon  
: Lyne Charlebois

de se réinsérer dans son monde, donc on ne se méfie pas, et le choc du scénario en est d'autant plus fort. Les images le rendront sans doute encore plus percutant. Au lieu de tout raconter, je propose plutôt une promenade autour du scénario.

**Un zoo, la nuit** est centré principalement sur deux personnages : Marcel, jeune musicien par vocation et *dealer* de drogue par nécessité, et son père, Albert, qui regarde venir la mort d'un oeil froid et désespéré à la fois. Le scénario passe de la relation Marcel/Albert à celle de Marcel avec le monde de la drogue. Entre les deux, accessoire, l'histoire d'amour avortée de Marcel et Julie. Au début du scénario, Marcel sort de prison après une peine de deux ans, pour se retrouver illico en enfer : deux policiers-*dealers* le harcèlent pour récupérer l'argent qu'il leur doit, Julie, son ex-blonde laissée sans nouvelle pendant deux ans, se prostitue et ne veut plus le voir, et enfin, sa mère vient de quitter son père malade qui, pour ajouter au drame, est

évincé de l'appartement où il vit depuis toujours. Pratiquement de quoi faire regretter la prison. Empêtré dans cette théorie de malheurs sordides, Marcel réagit comme il peut : il viole Julie, tape sur tout ce qu'il peut atteindre, envoie promener son père, avant de, littéralement, tomber amoureux de lui. **Un zoo, la nuit** est une recherche désespérée d'harmonie entre la violence et l'amour.

Jean-Claude Lauzon a su réunir une distribution de première force : Marcel est joué par Gilles Maheu, mime, acteur et metteur en scène de **Carbone 14**, qui fait ici ses débuts à l'écran, et Roger Lebel prêter son immense talent au rôle d'Albert. Les deux policiers sont composés par Lorne Brass (aussi de **Carbone 14**) et Germain Houde (**Les Bons Débarras**) qui forment un tandem frappant. Lynn Adams, connue par ses apparitions sur la scène du Centaur, incarne le personnage de Julie. Amulette Garneau joue la mère de Marcel. On y voit aussi Jerry Snell, autre membre de **Carbone 14**, ainsi que Corrado Mastropasqua et Anna Maria Giannotti, deux acteurs et metteurs en scènes amateurs qui animent la communauté italienne de Montréal depuis des années. Cette distribution très originale ne mise ni sur les vedettes, ni sur la mode. Si Amulette Garneau et Roger Lebel sont des vieux routiers du petit écran, ils tournent très peu au cinéma. Pour les autres acteurs, ils viennent du théâtre et, qui plus est, du théâtre marginal. Lauzon semble aimer le risque.

Dans la première scène où il apparaît, Marcel est encore en prison. Un autre prisonnier l'attaque dans sa cellule et le viole, avec la complicité d'un gardien. Marcel se retrouve le nez écrasé contre les barreaux. Albert, quand on le découvre, est dans son appartement où il regarde des ouvriers italiens démolir un des murs de sa cuisine. Il n'est plus chez lui ; son propriétaire, son vieil ami Tony, est obligé de le mettre à la porte pour agran-

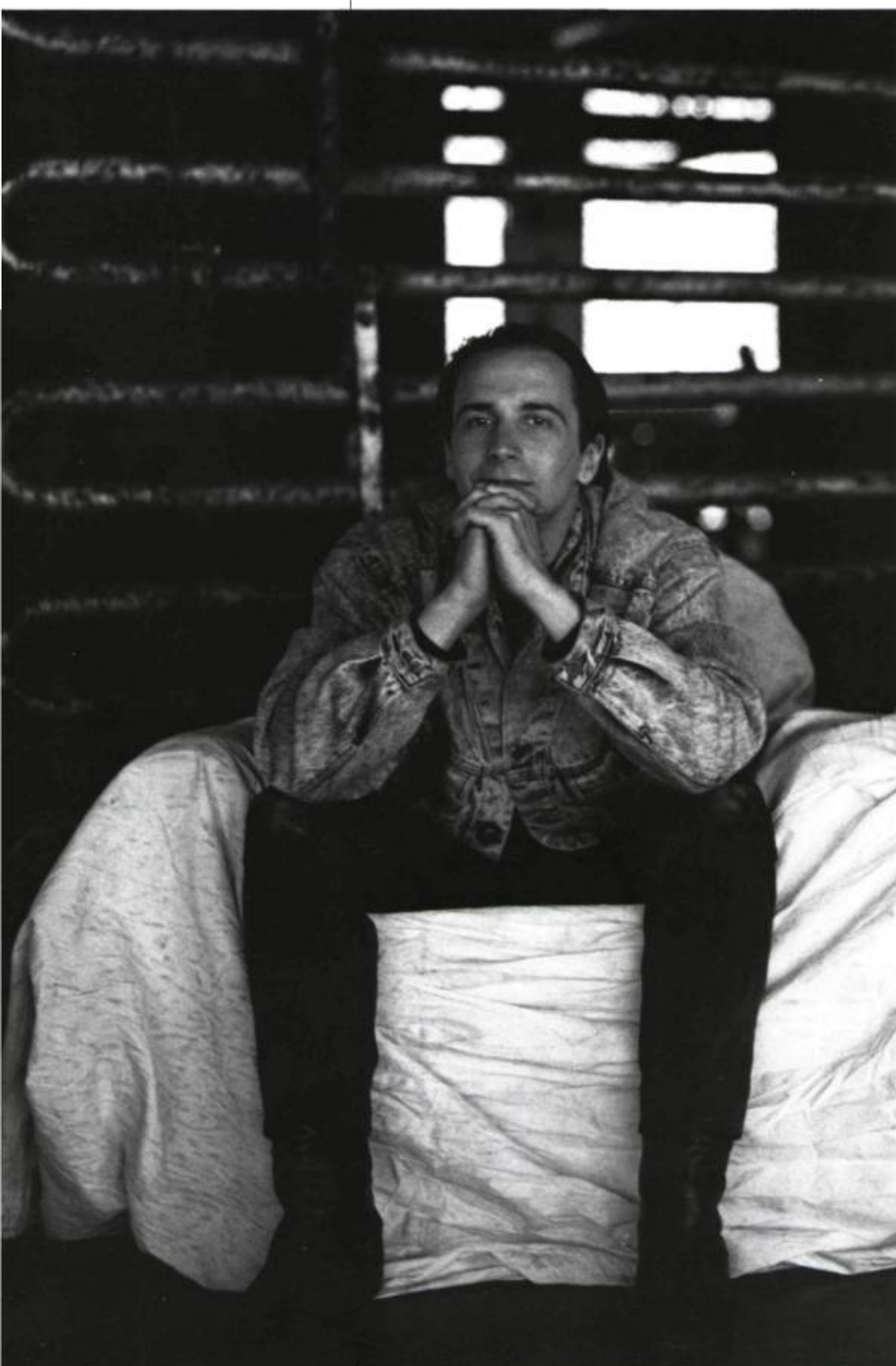
dir son restaurant. Albert refuse de quitter sa tanière, mais doit reculer devant les démolisseurs. La pizzeria de Tony s'agrandit, tentaculaire, envahissant et transformant l'appartement pièce par pièce, et Albert se réfugie dans sa chambre à coucher. Il est envahi par les objets qui refluent dans ce petit espace ; ses vieux trophées de chasse autour de lui, accrochés ou posés sur les meubles qui menacent de l'étouffer, Albert espère son fils et attend la mort. Lui aussi, il a le nez contre les barreaux. Le père et le fils sont tous deux piégés, écrasés, violés. S'ils peuvent finalement accepter de s'aimer, s'ils en trouvent enfin le courage, c'est, paradoxalement, grâce à la violence.

Pierre Gendron, l'un des deux producteurs avec Roger Frappier, raconte qu'au départ le scénario était 20 fois plus violent. Dans les 15 premières minutes, raconte-t-il, Marcel était violé dans sa cellule, assommait un policier qui le draguait dans les toilettes d'un snack-bar, et violait Julie pour tenter de la reconquérir. « Tout a été gardé, dit Gendron, mais il fallait aérer un peu. » Gendron et Frappier, alors qu'ils venaient à peine de fonder la maison de production Oz, ont accepté tout de suite de produire le film, à la condition toutefois que Lauzon veuille retravailler le scénario en atelier. « On a formé une équipe de scénaristes et Jean-Claude a accepté le jeu et ses risques, et il est passé au cash. On a tout critiqué, scène par scène. Le matin, on cassait la glace, et l'après-midi, on passait au *destructive derby*, puis à la reconstruction. Un atelier positif, c'est comme une garantie de qualité, surtout avec des gens comme Léa Pool et Denys Arcand qui n'ont aucune envie de démolir. » Soit dit en passant, les Productions Oz préparent les prochains films de ces deux cinéastes, **Jésus de Montréal** et **Kurwenal**.

La version du scénario que tourne Jean-Claude Lauzon est donc la septième, et il y



Gilles Maheu (Photo : Lyne Charlebois)



Gilles Maheu (Photo : Lyne Charlebois)

apporte encore des modifications en cours de tournage. Pierre Gendron ne tarit pas d'éloges à l'égard du réalisateur et de son scénario. « Jean-Claude a quelque chose à dire. C'est un poète, un poète moderne. Il a une vision des choses, une vision large. Par exemple, on ne sait jamais exactement où se déroule l'action du **Zoo, la nuit**, ce n'est jamais dit. Quelque part en Amérique du Nord. Et, à l'écran, on voit Montréal comme on ne l'a jamais vu dans aucun film. C'est ce que Léa Pool avait amorcé dans **La Femme de l'hôtel** ; Jean-Claude va beaucoup plus loin. On découvre un Montréal à la fois très incarné et totalement mythique, avec des dimensions poétiques extraordinaires. C'est une re-création de Montréal. »

Le directeur artistique, Jean-Baptiste Tard, a donné à ses décors cette nature à la fois réaliste et imaginaire. On n'y voit aucun décor de magazine ; la beauté vient de l'éloquence des lieux. Des décors expressionnistes. Ainsi, la pizzeria de Tony, qui dévore l'appartement d'Albert, illustre bien les choix du décorateur. On y voit plus de têtes d'animaux empaillées que de pizzas ; les murs en sont pratiquement couverts. Tony a beau vouloir donner un style kéténo-chic à son restaurant, il ne peut se résoudre à enlever ses trophées qu'on retrouve aussi en nombre affolant dans la chambre à coucher d'Albert.

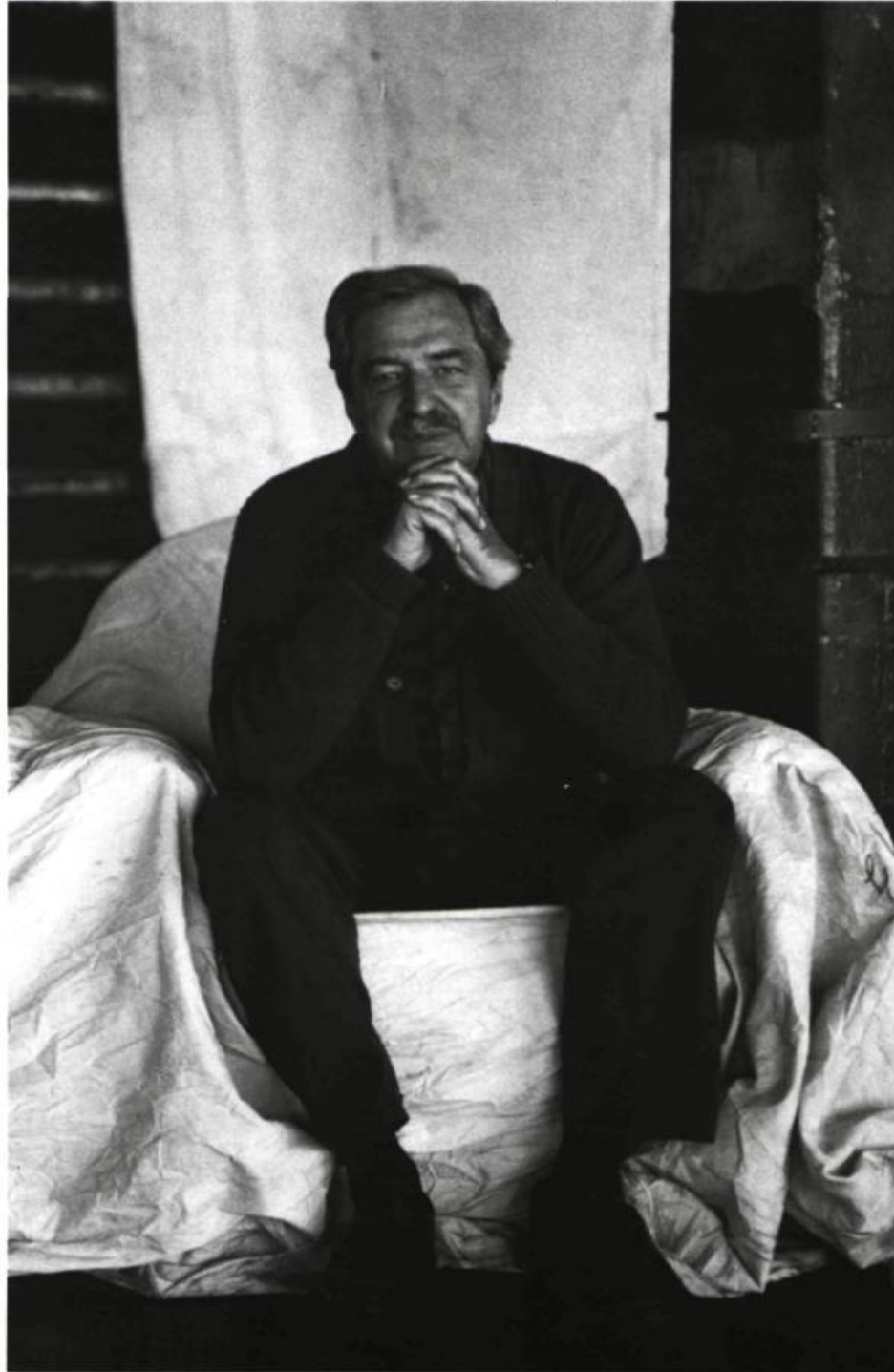
Ces têtes d'animaux morts soulignent un des thèmes importants d'**Un zoo, la nuit**, la chasse qui demeure, dans tout le Québec, un sport populaire et un sujet de conversation très présent. Jean-Claude Lauzon, quant à lui, a une grande connaissance technique de la chasse. Non seulement il a été guide en forêt, mais aussi il a longtemps collaboré au magazine **Québec chasse et pêche** où il rédigeait des chroniques sur la chasse à l'arc. Mais, qu'on ne s'attende pas à des tableaux hyper-réalistes de la virilité armée sur fond de feuillus rouillés. C'est à la découverte d'un

mythe que nous convie Lauzon. Le thème de la chasse se retrouve, exploité d'une toute autre façon, dans d'autres films québécois, **Le Temps d'une chasse**, **La Bête lumineuse**. Chez Lauzon, la chasse n'est rien de moins qu'un moteur dramatique présenté tour à tour du point de vue de la proie et de celui du chasseur. Marcel et Albert sont d'abord pourchassés, celui-ci par la mort et celui-là par les deux policiers-*dealers* qui veulent sa peau. Deux têtes traquées et affolées.

À cause de ce rôle partagé de victimes, de nouveaux liens se créent entre Marcel et Albert. Ils parviennent à liquider les rancunes qui traînent toujours entre pères et fils. Les rapports père/fils sont encore peu traités au cinéma québécois. Si on retrouve plus souvent ce thème au théâtre, entre autres dans **Bonjour là, bonjour** de Michel Tremblay et **L'Homme rouge** de Gilles Maheu, au cinéma on ne pense guère qu'à une scène, d'ailleurs très belle, de **Jacques et Novembre**. **La Ligne de chaleur** de Hubert-Yves Rose, film qui devrait sortir en 1987, traitera lui aussi de ce thème.

Avec Jean-Claude Lauzon, ces rapports père/fils prennent un sens inhabituel. Les récriminations et les reproches sont évacués très rapidement pour laisser la place au rêve partagé. Et, chose très rare sinon unique, un père et son fils adulte, non seulement s'inventent un rêve, mais le réalisent. Malgré la maladie, malgré l'appartement qui se retire sous lui comme une marée trop basse, malgré les dangers, les poursuites, les agressions, Albert entraîne Marcel dans son rêve. Depuis toujours, il rêvait de chasser avec son fils, et, pour la première fois, Marcel accepte. C'est même lui qui organise la chasse.

À ce moment, les deux grands thèmes du scénario s'entremêlent, se confondent presque ; la chasse cimente le lien père/fils. Dans un grand moment de bonheur partagé, Mar-



Roger Lebel (Photo : Lyne Charlebois)

cel et Albert, la mort à leurs trousses, vont, ensemble, traquer la bête à tuer. L'endroit, totalement invraisemblable, où ils chassent, un zoo, devient un *nowhere* imaginaire où tout est bouleversé. Eux que la mort poursuivait deviennent agents de mort. La chasse devient un rite de passage. On rejoint ici les archétypes universels. Les Amérindiens aussi connaissaient ces rites d'exorcisme de la mort par la mort. L'animal qui tombe ne représente plus l'ennemi terrassé, mais un autre héros dont on peut acquérir les vertus, la force, la grandeur en lui retirant la vie. À leur tour, Marcel et Albert participent de la nature semi-divine du héros, ils deviennent eux-mêmes des héros. Pierre Gendron résume très bien cela : « La chasse est plus qu'un sport. Tuer son orignal, son chevreuil, ne consiste pas seulement à ramener du steak à la maison, ça va plus loin, c'est devenir un héros. »

Pierre Gendron a sans doute raison : il fallait un poète pour se lancer ainsi à l'assaut de l'absurdité formidable des mythes de la mort. Jean-Claude Lauzon a presque l'air timide ; en fait il est distant, retranché dans la tour d'ivoire de ses visions. Il parle tout doucement, n'élève pas la voix. Après chaque prise, les assistants, les acteurs, les techniciens l'entourent, et il parle, pour eux seuls. À distance, on n'entend pas ce qu'il dit, bien sûr, mais on peut ressentir l'autorité qu'il dégage et l'harmonie qu'il réussit à créer.

Le tournage, pourtant très compliqué avec ses 26 lieux différents, ses figurants (dont un immense animal), ses scènes de violence et d'émotions, s'est déroulé sans mauvaise surprise et sans retard ; pas même une demi-journée. Le dernier jour du tournage, les deux producteurs rayonnaient, littéralement, riant comme des adolescents qui ont fait un bon coup, Gilles Maheu est épuisé, mais ravi : « Comme première expérience au cinéma, je ne pouvais rêver mieux... C'est drôle, au départ, Jean-Claude m'avait approché pour

être conseiller artistique. » Roger Lebel, pour sa part, déclare à qui veut l'entendre que le personnage d'Albert est le plus beau rôle de sa carrière, et qu'enfin quelqu'un lui demandait des choses qu'il n'avait jamais données. Anna Maria Giannotti et Corrado Mastropasqua sont aux anges : « Jean-Claude, il est... *una meraviglia!* »

Comme il se doit, les producteurs espèrent sortir leur film à temps pour Cannes et y créer un événement. Cet objectif est probablement partagé par les équipes de **Tinamer**, **Kalamazoo**, **Le Sourd dans la ville** et **La Ligne de chaleur**. Les paris sont donc ouverts. Frappier et Gendron sont sûrs de leur produit. « Si les histoires politiques n'étaient pas si importantes, on raflerait plusieurs prix. Roger Lebel n'a jamais été si bon, et Gilles Maheu est dans **Un zoo, la nuit** ce que Jean-Hugues Anglade était dans **37,2 le matin** ». Ils affirment même que le film de Lauzon sera **Le Déclin** de 1987. Il est intéressant de voir que si les prix visés sont toujours étrangers, le point de comparaison, le nouvel étalon garantissant qualité et succès, est, pour une fois, un film québécois.

Pendant que les producteurs répètent leur numéro de bons vendeurs, Jean-Claude Lauzon, à l'autre bout du plateau, continue de donner ses directives à voix basse. De temps à autre, quelqu'un réclame le silence. Ce jour-là, on tourne dans un garage une scène de fête avec une trentaine de figurants italiens. Les figurants ne sont pas encore là, mais la fête oui. Sur tous les visages, dans l'air, on sent la fête de fin de tournage. Et pourtant, Jean-Claude Lauzon, imperturbable, fait reprendre une scène de transition à Roger Lebel et Gilles Maheu ; ils répètent, deux fois, quatre fois, ils tourment, six fois, dix fois. Le réalisateur mène sa barque jusqu'au dernier moment. Imperméable et imperturbable, il crée. Ce n'est pas tous les jours qu'on assiste à la création d'un monde. ■



Jerry Snell (Photo : Lyne Charlebois)